

dans les places où l'on brûle les morts, n'est pas souillée, et il flambe ensuite avec une plus grande activité pendant les sacrifices, quand on y jette du beurre clarifié. — Ainsi, lors même que les *brahmanes* se livrent à toutes sortes de vils emplois, ils doivent constamment être honorés, car ils ont en eux quelque chose d'éminemment divin. — Si un *kshatriya* se porte à des excès d'insolence à l'égard des *brahmanes*, qu'un *brahmane* le punisse en prononçant contre lui une malédiction ou une conjuration magique, car le *kshatriya* tire son origine du *brahmane*. — Des eaux procèdent le feu, de la pierre, le fer; de la classe sacerdotale, la classe militaire; leur pouvoir, qui pénètre tout, s'amortit contre ce qui les a produits. — Les *kshatriyas* ne peuvent pas prospérer sans les *brahmanes*; les *brahmanes* ne peuvent pas s'élever sans les *kshatriyas*; en s'unissant, la classe sacerdotale et la classe militaire s'élèvent dans ce monde et dans l'autre (livre IX, distiques 313, 314 et suivants). — Le vaïçya, après avoir reçu le sacrement de l'investiture du cordon sacré, et après avoir épousé une femme de la même classe que lui, doit toujours s'occuper avec assiduité de sa profession et de l'entretien des bestiaux. — En effet, le Seigneur des créatures, après avoir produit les animaux utiles, en confia le soin au vaïçya et plaça toute la race humaine sous la tutelle du *brahmane* et du *kshatriya* (livre IX, distiques 326, 327). — Une obéissance aveugle aux ordres des *brahmanes* versés dans la connaissance des saints livres est le principal devoir d'un *goudra*, et lui procure le bonheur après sa mort. — Un *goudra* pur d'esprit et de corps, soumis aux volontés des classes supérieures, doux en son langage, exempt d'arrogance, et s'attachant principalement aux *brahmanes*, obtient une naissance plus relevée (livre IX, distiques 334 et 335). — Servir les *brahmanes* est déclaré l'action la plus louable pour un *goudra*; toute autre chose qu'il peut faire est pour lui sans récompense (livre X, distique 123). — Les *brahmanes* sont déclarés la base, et les *kshatriyas* le sommet du système des lois; en conséquence, celui qui déclare sa faute en leur présence, lorsqu'ils sont réunis, est purifié. — Un *brahmane*, par sa seule naissance, est un objet de vénération même pour les dieux, et ses décisions sont une autorité pour le monde; c'est la sainte Ecriture qui lui donne ce privilège (livre XI, distiques 83 et 84). — L'homme qui a imposé silence à un *brahmane* doit se baigner, ne rien manger le reste du jour, et apaiser l'offensé, en se prosternant avec respect devant lui (livre XI, distique 204).

On peut supposer que ce n'est pas sans lutter que les *brahmanes* sont parvenus à se rendre les chefs de la société et à y prendre une position que rien depuis lors n'a pu leur ravir ni diminuer. Les traditions les plus reculées des Aryas nous les montrent soumis à des chefs militaires, à l'époque où ils envahirent l'Inde et s'y établirent après avoir subjugué les populations indigènes de ce pays; quelque pieux qu'ils fussent dès l'origine, c'était à leurs rois, non à leurs prêtres qu'ils obéissaient. Dans le grand poème épique, le *Ramayana*, légende d'un héros qui a fait la conquête du Sud et même de l'île de Ceylan, ce sont les rois qui conduisent la nation, et les *brahmanes* ne sont qu'en sous-ordre. Mais quand le temps des combats fut passé, que la conquête fut assurée, que l'activité militaire n'eut plus d'objet pour l'attaque, ni même pour la défense, une civilisation pacifique, et par là même religieuse et théologique, put se développer dans cet immense espace qui s'étend des sources de l'Indus et du Gange jusqu'aux monts Vindhya; les *kshatriyas* durent nécessairement perdre la suprématie qu'ils avaient eue jusqu'alors, et laisser prendre à la caste sacerdotale la direction de la société.

Plusieurs causes, dit M. Taine, amenèrent ce grand changement, et entre autres l'altération du caractère aryen transformé par le climat. Le soleil de l'Inde est terrible; nul homme ne peut le supporter tête nue, sauf les populations indigènes à peau noireâtre. Figurez-vous, sous un ciel étouffant, une race étrangère sortie d'un pays tempéré, même froid. Les exercices corporels deviennent intolérables; le goût du repos et de l'oisiveté commence; l'estomac n'a plus de besoins; les muscles s'amollissent, les nerfs deviennent excitables, l'intelligence rêveuse et contemplative, et vous voyez se former l'étrange peuple que les voyageurs nous décrivent aujourd'hui; une sensibilité féminine et frémissante, une finesse de perceptions extraordinaire; une âme située sur les confins de la folie, capable de toutes les fureurs, de toutes les faiblesses et de tous les excès, prête à se renverser au moindre choc, voisine de l'hallucination, de l'extase, de la catalepsie; une imagination exubérante, dont les songes monstrueux ploient et tordent l'homme comme des géants écrasant un ver; aucun sol humain n'a offert à la religion de semblables prises.

Les *kshatriyas*, du reste, ne cédèrent pas, sans une résistance énergique le pouvoir supérieur qui leur avait d'abord appartenu; un violent conflit s'éleva entre les deux castes rivales, et les *brahmanes*, plus habiles, sinon plus forts que leurs adversaires, finirent, grâce à l'appui des populations inférieures, par remporter une victoire complète, victoire qui a donné à la société indienne la forme théocratique qu'elle conserve encore aujourd'hui. La légende de Paracourama, telle que

la donne le poème géant le *Mahabharata*, a conservé le souvenir de cette guerre du sacerdoce et de l'empire. Paracourama, le cinquième fils de Djumadagni, roi de Kanyakubdja, apparaît d'abord avec un caractère d'une férocité implacable. Dans sa jeunesse, il se charge, seul dans toute sa famille, de tuer sa mère, sur l'ordre de son père irrité. Plus tard, c'est lui qui poursuit la vengeance de la race brahmanique des Bhriçous, exterminés par les *kshatriyas*, à qui ils avaient refusé leurs trésors. Bientôt, Paracourama, hostile déjà aux *kshatriyas*, a contre eux un grief personnel. Ils ont égorgé son père; sa fureur alors ne connaît plus de bornes, et, dans une suite de batailles victorieuses, il écrase ses ennemis, qu'il fait disparaître de la surface de la terre. Mais le sang a coulé à torrents, et le terrible Paracourama a pu en former cinq grands lacs, qu'il a consacrés aux mâmes enfiévrés des Bhriçous. Puis, aussi pieux qu'il est cruel, il fait un splendide sacrifice à Indra, et il donne la terre entière aux prêtres qui officient. Le chef de ces prêtres est Kacyapa. Mais les *brahmanes* s'aperçoivent qu'ils ne sont pas assez forts pour maintenir l'ordre dans la société dont la direction leur a été remise. Ils choisissent de nouveaux rois, et ils leur rendent, sans rien perdre de leur autorité, le gouvernement dont ils ne peuvent se charger eux-mêmes. Les rois reçoivent et gardent le pouvoir à ces conditions limitées: ils sont les protecteurs de la communauté; mais ils obéissent aux *brahmanes*, sans lesquels ils ne seraient rien. Tels sont les traits légendaires de la lutte des *brahmanes* et des *kshatriyas*; l'histoire pourrait désirer des détails plus précis et plus étendus. Tels qu'ils sont, ils indiquent que la victoire coûta cher à la caste sacerdotale, et qu'elle ne l'eût peut-être jamais remportée, si les *kshatriyas* ne s'étaient divisés entre eux, et si l'un des principaux guerriers de leur propre caste ne s'était fait le champion de leurs ennemis.

BRAHMANESSE s. f. (bra-ma-nè-se — rad. *brahmane*). Femme ou fille d'un *brahmane*: Les *brahmanesses* ne brillaient pas auprès d'Amalia. (Méry.) Je vous ai vue hier, quand votre *brahmanesse* suspendait son bras jaune à votre bras. (Méry.)

BRAHMANIQUE adj. (bra-ma-ni-ke — rad. *brahmane*). Qui appartient aux *brahmanes* ou à leur doctrine: L'institut *brahmanique*. (Humboldt.) Le système *brahmanique*. (Maurry.) Chez la race *brahmanique*, la grammaire apparaît comme une annexe des *Védas*. (Renan.)

BRAHMANISER v. a. ou tr. (bra-ma-ni-zé — rad. *brahmane*). Convertir à la doctrine des *brahmanes*: *Brahmaniser* un catholique.

Se brahmaniser v. pr. Adopter les doctrines des *brahmanes*, s'y convertir, ou du moins s'en rapprocher: Les *juésites*, qu'on avait envoyés dans l'Inde, finirent par se *brahmaniser*. (T. Delord.) Un légat à latere, le cardinal de Tournon, envoyé dans l'Inde par le pape Clément XI, défendit aux *juésites*, sous peine d'excommunication, de continuer à se *brahmaniser*. (T. Delord.)

BRAHMANISME s. m. (bra-ma-niss-me — rad. *brahma*). Religion de *Brahma*: Dans le *brahmanisme*, *Vichnou* est le dieu sauveur, le dieu actif, le dieu conservateur par excellence. (A. Maurry.) Le *brahmanisme*, c'est le védisme altéré, défiguré par les prêtres. (A. Maurry.) Le *brahmanisme* n'a vécu jusqu'à nos jours que grâce au privilège étonnant de conservation que l'Inde semble posséder. (E. Renan.) Le *brahmanisme* a ce caractère particulier, entre toutes les religions, qu'il n'a point de fondateur. (Barthélemy Saint-Hilaire.) Les lois de Manou sont le seul livre qui passe pour l'expression la plus pure du *brahmanisme* véritable. (P. Leroux.)

— **Encycl. I.** — DOCUMENTS QUE NOUS POSSÉDONS SUR LE *BRAHMANISME*. L'Inde n'a vu le bouddhisme que pendant un court espace de temps; elle est avant tout le pays du *brahmanisme*. L'histoire de cette religion, qui est en même temps une institution sociale, et dont les origines se perdent dans celles des plus anciens peuples de l'Asie, est intimement liée à celle du peuple indien. Elle n'a commencé à être quelque peu connue que depuis la fin du siècle dernier, c'est-à-dire depuis que l'étude de la langue sanscrite et des idiomes de l'Inde a soulevé une partie du voile qui nous dérobait ce pays. Jusque-là, on en était réduit aux renseignements fournis par les observations directes des voyageurs sur l'état actuel de la religion et des institutions indiennes. Comme on ignorait le développement de ces institutions, on ne pouvait en avoir qu'une connaissance superficielle, on ne pouvait s'en faire qu'une idée incomplète et inexacte. On a vu, à l'article *BRAHMANE*, quelle était l'ignorance de Diderot et de Voltaire sur ce sujet. Un français, Anquetil-Duperron, eut l'honneur d'ouvrir avec un courage héroïque la grande croisade pour conquérir le trésor de la tradition de l'humanité si longtemps enfouie chez les *brahmanes*. Il commença à l'âge de vingt-trois ans, en 1754, ce qu'il appelait sa mission de l'Inde, en se faisant soldat, et poursuivit cette noble mission dans la misère jusqu'à la fin de sa vie. Il faut voir avec quel enthousiasme M. Michelet, dans sa *Bible de l'humanité*, parle de cette mission qu'Anquetil s'était donnée, et de ce voyage à la découverte de l'Inde antique: « C'est la gloire du dernier

siècle d'avoir retrouvé la moralité de l'Asie, la sainteté de l'Orient, si longtemps niée, obscurcie. Pendant deux mille ans, l'Europe blasphéma sa vieille mère, et la moitié du genre humain maudit et conspu l'autre. Pour ramener à la lumière ce monde enterré si longtemps sous l'erreur et la calomnie, il fallait, non pas demander avis à ses ennemis, mais le consulter lui-même, s'y replacer, étudier ses livres et ses lois. A ce moment remarquable, la critique pour la première fois se hasarda à douter que toute la sagesse de l'homme appartint à la seule Europe. Elle en réclamait une part pour la féconde et vénérable Asie. Ce doute, c'était de la foi dans la grande parenté humaine, dans l'unité de l'âme et de la raison, identique sous le déguisement divers des mœurs et des temps. On discutait. Un jeune homme entreprit de vérifier. Anquetil-Duperron, c'est son nom, n'avait que vingt ans; il étudiait à la Bibliothèque les langues orientales. Il était pauvre et n'avait aucun moyen de faire le long et coûteux voyage où de riches Anglais avaient échoué. Il se promit à lui-même qu'il irait, qu'il réussirait, qu'il rapporterait et mettrait en lumière les livres primitifs de la Perse et de l'Inde. Il le jura. Et il le fit. Un ministre, auquel on le recommanda, goûte son projet, promet, ajourne. Anquetil ne se fie qu'à lui-même. On faisait des recrues pour la compagnie des Indes; il s'engagea comme soldat. Le 7 novembre 1754, le jeune homme partit de Paris derrière un mauvais tambour et un vieux sergent invalide, avec une demi-douzaine de recrues. L'Inde d'alors, partagée entre trente nations asiatiques, européennes, n'était nullement l'Inde facile que trouva plus tard Jacquemont sous l'administration anglaise. A chaque pas était un obstacle. Il était encore à quatre cents lieues de la ville où il espérait trouver les livres et les interprètes, quand tous les moyens d'avancer cessèrent. On lui dit que tout le pays était rempli de grandes forêts, de tigres et d'éléphants sauvages. Il continua. Parfois, ses guides s'effrayaient et le laissaient là. Il continuait. Et il en est récompensé. Les tigres s'éloignent, les éléphants le respectent et le regardent passer. Il passe, il franchit les forêts; il arrive, ce vainqueur des monstres. Mais si les tigres s'abstiennent, les maladies du climat ne s'abstiennent pas de l'attaquer. Encore moins les femmes, conjurées contre un héros de vingt ans qui avait son âme héroïque sur une figure charmante. Les créoles européennes, les bayadères, les sultanes, toute cette luxurieuse Asie s'efforce de détourner son élan vers la lumière. Elles font signe de leurs terrasses, l'invitent. Il ferme les yeux. Sa bayadère, sa sultane, c'est le vieux livre indechiffable. Pour l'entendre, il lui faut gagner, séduire les Parses qui veulent le tromper. Dix ans durant, il les poursuit, il les serre, il leur extorque ce qu'ils savent. Ils savent très-mal. Et c'est lui qui les éclaire. Il finit par les enseigner. Le *Zend-Avesta* persan est traduit avec un extrait des *Védas* indiens.

Anquetil-Duperron avait ouvert la carrière. Les savants de tous pays s'y élancèrent à sa suite. La tâche d'ailleurs devenait plus facile, grâce à l'établissement solide des Anglais dans l'Inde. Anquetil avait donné en 1778, avec le secours des Parses, une traduction, telle quelle d'un des livres sacrés des Indous, sous le nom d'*Ezour-Védam* (*Yadjour-Véda*); mais une traduction, même excellente, sans le texte, ne pouvait fournir aucune donnée positive à la philologie. C'était le sanscrite qu'il s'agissait de connaître et de révéler à l'Europe. Le premier qui porta son attention sur ce point fut un Anglais, William Jones. Cet esprit supérieur, venu à Calcutta en 1783, comprit qu'un grand avenir pouvait être réservé à l'étude de l'Inde. Il fonda la Société asiatique du Bengale, dont les *Asiatic Researches* ont tant fait pour introduire l'Europe dans la connaissance de l'Orient; il mourut en 1794. Il avait entrevu l'immensité des travaux à accomplir pour connaître véritablement la littérature indoue. « Sur quelque point de cette littérature qu'on jette les yeux, disait-il, l'idée de l'infini se présente aussitôt. La vie la plus longue ne suffirait pas pour lire tout ce qui est écrit sur une matière quelconque. Contentons-nous de choisir quelque point au milieu de cet océan sans limites. »

Après William Jones, il faut citer, parmi les savants anglais, Wilford, Colebrooke, Wilkins et Wilson. Wilford, étonné et enchanté de trouver dans l'Inde les origines de toutes choses, poussa trop loin cette illusion, et, trompé par les pandits qu'il employait à faire des recherches dans les livres indiens, il fut obligé de rétracter quelques-unes de ses prétendues découvertes. Wilkins publia, en 1785, la première traduction directe du sanscrite, celle de *Bhagavat-gita*, qu'il fit bientôt suivre de celle de *Hitopadéça* (1787) et de celle de *Çakuntala* (1789). Ces ouvrages donnèrent aux savants européens les premières notions de l'Inde et de la langue sanscrite. Colebrooke et Wilson les développèrent singulièrement, le premier par différents ouvrages de critique et d'exposition, le second par la publication d'une grammaire et d'un dictionnaire qui parut en 1810.

Cependant l'Allemagne et la France prenaient une part glorieuse à ce mouvement. Des l'année 1808, Frédéric Schlegel introduisait les études indiennes en Allemagne par son *Essai sur la langue et la sagesse des Indiens*,

tandis que Chézy les inaugurait chez nous, les portait bientôt dans une chaire publique au Collège de France et préparait à l'Allemagne elle-même quelques-uns des savants les plus accrédités dont elle s'honore. Les indianistes de la Société de Calcutta, les William Jones, les Wilkins, les Colebrooke, les Wilson avaient dérobé aux *brahmanes* la connaissance de leur langue sacrée, de la langue sanscrite, ignorée jusqu'alors des Européens; Frédéric Schlegel révéla les affinités profondes de cette langue avec celles de l'Europe, posant ainsi les bases de la philologie comparée, et, par la philologie comparée ouvrant à l'ethnologie et à la science des religions des horizons tout à fait nouveaux. Il fit voir que la ressemblance du sanscrite avec les langues anciennes et actuelles de l'Europe n'est pas seulement dans les mots; qu'elle tient au fond même des langues et aux conditions les plus intimes de leur organisme; que ce n'est pas là une conformité superficielle, explicable par des contacts accidentels et par des mélanges, mais une ressemblance fondamentale qui atteste la communauté d'origine.

Dès que l'importance du sanscrite fut comprise, les indianistes se multiplièrent. A la suite des noms que nous avons cités viennent se placer ceux de William Schlegel, Bopp, Benfey, Lassen, Albrecht Weber, etc., en Allemagne; de Max Müller, John Muir, Haughton, etc., en Angleterre; des trois Burnouf, de Loiseleur Deslongchamps, Langlois, Foucaux, Barthélemy Saint-Hilaire, Faucher, Pavie, etc., en France; de Gorresio, en Italie. On put lire en plusieurs langues de l'Europe des traductions exactes des principaux ouvrages de l'Inde, *védas*, *épiques*, *codés*, *pouranas*; on put suivre le développement de la langue et de la littérature de l'Inde, et par là même celui des idées et des institutions indiennes.

II. — **DES LIVRES SACRÉS DU BRAHMANISME.** La littérature sacrée de l'Inde brahmanique nous offre en première ligne le *Véda*, qui est la Bible des *brahmanes*; puis le *Manu-Dharma-Sastra* (*Lois de Manou*) et les grandes *épiques*, le *Mahabharata* et le *Ramayana*; enfin les *Pouranas*. Le *Véda* ne contient le *brahmanisme* qu'en germe; les *Pouranas* nous le présentent altéré par le vicieuxisme; c'est donc dans les *épiques* et surtout dans le code de Manou qu'il faut en chercher la véritable expression. Nous parlerons ailleurs de ces divers ouvrages, dont chacun mérite une analyse et une étude spéciales. V. *BRAHMANAS*, *MAHABHARATA*, *MANOU* (lois de), *POURANAS*, *RAMAYANA*, *VÉDA*.

III. — **DU SACERDOCE BRAHMANIQUE ET DES CASTES INDIENNES.** V. *BRAHMANE*, *CASTE*.

IV. — **DE LA DOCTRINE BRAHMANIQUE.** Deux grandes conceptions, deux idées maîtresses, comme dirait M. Taine, constituent la métaphysique brahmanique, la conception panthéiste de *Brahma*, et le dogme de la transmigration. Nous avons déjà fait connaître la première, et dit comment le panthéisme brahmanique avait pu et dû sortir naturellement du polythéisme védique (V. *BRAHMA*). Un dialogue intéressant, et dont l'un des interlocuteurs est une femme, nous montre l'idée panthéiste s'accusant, ou plutôt se formulant déjà d'une manière très-nette, entre la période védique et la période brahmanique, à l'époque transitoire qui vit poindre la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, et dont les monuments littéraires sont les *brahmanas* et les *soutras*. Ce dialogue, que M. Max Müller a traduit dans son *Histoire de l'ancienne littérature sanscrite*, mérite, par la forme comme par le fond, d'être placé sous les yeux du lecteur.

« Maitreyi, dit Yadjnavalkya, je quitte ma maison pour l'habitation de la forêt. Certes, je dois faire un partage entre toi et mon autre femme Katyayana. »

Maitreyi, dit: « Mon seigneur, si cette terre entière, pleine de richesses, m'appartenait, serais-je par là immortelle? »

« Non, répondit Yadjnavalkya; ta vie ressemblera à la vie heureuse des riches, mais par les richesses, il n'est aucun espoir d'immortalité. »

Et Maitreyi dit: « Que ferais-je de ce qui ne peut me rendre immortelle? Ce que mon seigneur sait de l'immortalité, puisse-t-il me le dire! »

Yadjnavalkya répondit: « Toi qui m'es vraiment chère, tu dis de chères paroles. Assieds-toi, je t'expliquerai ce que je sais, et écoute bien ce que je dis. » Et il dit: « Un époux est aimé, non parce que vous aimez l'époux, mais parce que vous aimez en lui l'Esprit divin (*Atman*, l'Être absolu). Une épouse est aimée, non parce que nous aimons l'épouse, mais parce que nous aimons en elle l'Esprit divin. Des enfants sont aimés, non parce que nous aimons les enfants, mais parce que nous aimons l'Esprit divin en eux. Cet Esprit est ce que nous aimons quand nous paraissions aimer les richesses, les *brahmanes*, les *kshatriyas*, ce monde, les dieux, tous les êtres, cet univers. L'Esprit divin, ô épouse bien-aimée, voilà l'unique objet que nous devons voir, entendre, comprendre, méditer. Si nous le voyons, l'entendons, le comprenons et le connaissons, alors cet univers entier nous est connu. Quiconque chercherait l'essence du *brahmane* (*brahmahood*) ailleurs que dans l'Esprit divin serait abandonné par les *brah-*